# LA GUERRE CHEZ EUGÈNE DABIT: ENTRE L'ACCEPTATION ET LE REJET

M.ª Carme Figuerola Cabrol
Universitat de Lleida

Au début des années trente Eugène Dabit, un jeune écrivain autodidacte devenu célèbre par l'obtention du prix du roman populiste, compose un récit à facture autobiographique, *Petit-Louis*. Dans cet ouvrage le père du héros éponyme assure à son fils «—Tu ne feras pas la guerre»,[1] serment qui peu après est renforcé par la voix maternelle qui s'exclame: «—Mais non, ils ne le prendront jamais. Des gosses comme ça!».[2]

L'illusion primordiale contenue dans ces mots, la confiance en l'avenir qu'ils traduisent deviennent aux yeux du lecteur contemporain une source de dramatisme. En même temps ils traduisent le défi qui se pose à l'écrivain et dont il n'était pas dupe: l'entreprise d'un tel sujet n'était pas sans risques. Dabit était conscient de la difficulté de «faire revivre avec tact et justesse ces premiers mois de la guerre» — comme il l'avoue à son menteur Roger Martin du Gard[3] car à cette époque le déroulement des faits et les conséquences qui s'ensuivirent sont connus et de par la propre expérience des participants ou par les cris d'alerte des intellectuels renommés: «Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes

1. Dabit Eugène, *Petit-Louis*. Paris, Gallimard 1988, pp. 17-18.
2. *Ibid.*, p. 19.
3. Bardel Pierre (éd.), *Correspondance Eugène Dabit-Roger Martin du Gard*, Paris, CNRS 1986, p. 380.

mortelles», avait affirmé Valéry[4] en 1919. L'auteur doit, en outre, tenir compte de ses devanciers qui avaient fait couler bien d'encre autour du motif de la guerre.

Ni les circonstances littéraires ni les sociales n'ont découragé Eugène Dabit de son projet. Lui aussi, il parle de «mon livre de guerre», car celle-ci occupe toute la deuxième partie, ce qui témoigne de sa transcendance. Malgré son omniprésence, l'auteur semble résoudre ses dilemmes d'optique en élaborant un roman de formation — presque initiatique — où le conflit reste un épisode de plus du cycle éducateur, une péripétie supplémentaire pour compléter son apprentissage.

Soucieux de montrer comment l'enthousiasme des premières journées du conflit se voit délayé à la suite du tournant pris par les événements, il y transpose sa perception de la lutte.[5] Sans tenir à épuiser l'analyse du livre en question puisqu'elle a été menée à terme par Maurice Rieuneau,[6] en une certaine mesure *Petit-Louis* constitue un livre sur le *moi* où les expériences transcrites tiennent beaucoup de celles vécues par l'écrivain au point de le rapprocher de l'autobiographie.

En effet, le 20 décembre 1916 un adolescent de dix-huit ans avait rejoint le 109e régiment d'artillerie lourde à Poitiers. Lui-même, suivant le conseil de ce père qui autrefois avait cru que le petit pourrait échapper à la bataille, avait décidé de s'engager pour pouvoir ainsi choisir le corps. Resté simple soldat, il a passé par les postes de radio-télégraphiste ainsi que par le service cartographique où il a décidé de rester après l'armistice afin de prolonger son apprentissage de dessinateur.

L'expérience acquise dans cet épisode a supposé une vraie transformation de l'être car non seulement le «jeune, timide, sensible, ignorant»[7] se sentait amené par les circonstances à changer d'attitude, à se comporter en homme et à acquérir ainsi la maturité, mais de plus, cette épreuve a imprimé un sceau indéniable dans son caractère:

> Toujours prêt à fuir, à renoncer, à faiblir, à trahir. Oui. Il me semble parfois que je n'y peux rien. Je doute, atrocement. Cela date de 1914. J'ai pu croire, un moment, vers 1920. Mais les hommes ne m'ont donné aucune certitude de paix et de bonheur. Tout est une menace, une lutte. Et moi-même, ne suis-je pas, pour moi aussi, un fléau? La vérité est que l'esprit de guerre m'a détruit, que la mort est partout, avec l'échec, la lente déchéance.[8]

Moment fondateur de son tempérament, la guerre décide aussi le futur professionnel de Dabit. Après sa démobilisation, l'autrefois apprenti serrurier était résolu à entreprendre une carrière artistique, fût-ce sous des conditions précaires. Fils de ses œuvres, avec une ferme confiance en ses dons, il s'est voué à la peinture avec entrain. Plusieurs circonstances expliquent son virement à l'écriture tel que le prouve son biographe Pierre-Edmond Robert,[9] bien que, à en croire Dabit, il s'était détourné du pinceau en faveur de la plume avec le dessein d'échapper à une élite et d'élargir son cercle d'atteinte.

Malgré qu'il n'eût jamais entrepris d'études littéraires, sa vocation pour l'écriture datait de loin. D'après ses souvenirs, elle avait commencé à prendre corps lors de son séjour au front, quand, à défaut d'une profession de foi, il avait décidé de tenir un journal afin de surmonter les pénuries de l'instant. L'écriture agit comme exutoire, comme cure servant à soigner l'existence de l'homme. Cet effet thérapeutique se prolonge au-delà de la guerre, même si c'est cet épisode qui continue à le nourrir comme il s'en plaint longtemps après:

> J'ai déjà tenté de redonner vie à mon adolescence, ce fut même la raison profonde qui me poussa à écrire.

4. Valéry Paul, *La crise de l'esprit,* in <http://classiques.uqac.ca/classiques/Valery_paul/crise_de_lesprit/valery_esprit.pdf>, p. 4 [Consulté le 18 février 2010].

5. On remarquera, par exemple, le parallélisme des mots cités ci-dessus avec le souvenir qu'il transcrit dans son «Témoignage» où il reprend des arguments identiques — le refus de son père à voir son fils partir à la guerre et sa postérieure acceptation — sous des mots très semblables: «Le 5 août, mon père m'avait quitté en disant: 'Je pars pour que toi tu ne fasses jamais la guerre'» (Dabit E., «Témoignage», in *Europe*, n° spécial «1914-1934», novembre 1934, p. 348).

6. Rieneau Maurice, *Guerre et révolution dans le roman français, 1919-1939,* s. l., Klincksieck 1974, pp. 270-274.

7. Dabit Eugène, «Témoignage», *op. cit.*, p. 348.

8. Dabit Eugène, *Journal intime. 1928-1936*, Paris, Gallimard 1989, p. 70.

9. Robert Pierre-Edmond, *D'un hôtel du Nord à l'autre. Eugène Dabit 1898-1936*, Paris, Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'Université Paris VII 1986, pp. 35-36.

> Vers 1926, je ne cessais d'être obsédé jour et nuit par le souvenir des années 1914-1918 qui avaient eu une telle importance pour mon destin. J'écrivis *Petit-Louis* — encore aujourd'hui, je ne sais me délivrer autrement du passé.[10]

Affirmer que le livre contenant ses souvenirs de guerre devient sa première tentative sérieuse d'écriture implique reconnaître la transcendance de cet événement historique dans la vocation d'Eugène Dabit. Si dans «Voyage de printemps» le protagoniste — derrière lequel on devine le romancier — assure que «Méditations sur la guerre et sur la mort, ça n'est pas mon rayon»,[11] il n'est pas moins vrai que le conflit s'actualise de façon récurrente dans ses ouvrages au point de mettre en évidence une phobie de l'auteur. La guerre anime ainsi son œuvre soit comme un *leitmotiv* traité de manière thématique, soit comme élément constitutif du décor. Un simple parcours à travers ses volumes permet de remarquer telle omniprésence: à l'évidence le récit qui prend la guerre comme élément central reste *Petit-Louis*. À celui-ci se joint *L'aventure de Pierre Sermondade* conçue en 1928 alors que l'auteur remanie pour la deuxième fois son premier roman. La nouvelle transpose à la fiction la première rencontre entre Dabit et André Gide et elle se trouve proche de *Petit-Louis* de par l'anecdote racontée ainsi que de par son caractère autobiographique, ce qui explique en partie les références à l'offensive. Le patron Lecouvreur d'*Hôtel du Nord* justifie la misère de l'immeuble et des pensionnaires comme une conséquence de la guerre. A l'opposé, *Villa Oasis* présente des personnages dont les gains sont issus de la conflagration, circonstance qui devient un défaut insurmontable aux yeux de l'auteur. *Un mort tout neuf* trace l'existence rétrospective du protagoniste pour qui la guerre constitue un jalon car c'est à son retour du front qu'il fonde son propre établissement lui permettant de mener une vie digne. Dans *La Zone verte*, le personnage principal annonce pour Paris et ses habitants un futur de destruction à cause d'une guerre que l'homme n'aura pas su empêcher. Le paradis des Baléares décrit dans

10. Dabit Eugène, «Témoignage», *op. cit.*, pp. 349-350.
11. Dabit Eugène, *Le Mal de vivre*, Paris, Gallimard 1939, p. 295.



*L'île* ternit à l'idée d'une possible nouvelle lutte. *Le Mal de vivre* contient dans «Voyage de printemps» une réflexion de celui qui, quelques années après l'affrontement guerrier, revient sur les scénarios qui autrefois configuraient le front... Sans vouloir dresser une liste exhaustive, presque tous les titres de Dabit ont été cités. À ce tout il faut ajouter les nombreuses références à cet épisode qui peuplent les notes de son *Journal* ou encore son article *Témoignage*, publié dans le numéro spécial d'*Europe* consacré à la guerre et qui lui a valu les éloges de son guide, Roger Martin du Gard.[12]

L'empreinte laissée par cet événement dans la conscience des personnages est donc marquante, son sceau indéniable, comme le prouve sa présence dans les souvenirs des êtres les plus transcendants: on l'a déjà annoncé pour *Petit-Louis*. De plus, la guerre fait partie de ce livre de mémoires que rédige Pierre Sermondade bien que par la forme du récit, il soit difficile de traiter le sujet en profondeur. Elle fournit toutefois le thème essentiel du poème que cet écrivain amateur adresse à son maître Louis Ancelme. Dans «Voyage de Printemps» le récit en entier devient l'actualisation d'un souvenir: le héros revient à Fismes pour évoquer les jours vécus pendant le cataclysme. Par ce biais il tient à se retrouver lui-même, procédé d'ailleurs très propre à Eugène Dabit.[13] Enfin, les multiples allusions qui traversent *Journal* de l'écrivain permettent de constater la portée de la guerre dans son esprit: pendant ses séjours aux Baléares, même si la distance favorise chez lui un certain éloignement de la vie sociale parisienne et de ses conséquences, même si le romancier pense pouvoir y décerner le calme, l'angoisse de la guerre pèse dans les notes enregistrées. D'une manière clairvoyante Dabit redoute l'avènement d'un nouveau conflit

12. «Naturellement je mets bien au-dessus de ces nouvelles les pages de novembre dans "*Europe*". Peut-être au-dessus de tout ce que vous avez écrit. Je suis tout à fait sûr qu'elles resteront. [...] C'est bien autre chose que de l'art. C'est grand, très grand». (Bardel, *op. cit.*, p. 671).
13. Dans *L'Île*, par exemple, Dabit prend comme point de départ les jours passés aux Baléares afin de se consacrer mieux à son œuvre. Pourtant son attention est loin de se porter sur le nouveau cadre géographique ou culturel, alors qu'il revient sans cesse sur son propre moi comme si la nouvelle destinée n'avait d'autre but que de fournir une autoanalyse qui devrait lui permettre de mieux penser et en conséquence, de mieux vivre.

dont les massacres surpasseront celles de 1914[14] sans pour autant en détailler bien les causes qui lui provoquent un tel soupçon notamment vers la fin de sa vie, au point que, lorsqu'il semble présager que la mort rôde autour de lui, la menace d'un nouveau conflit est devenue une idée obsédante. Mais omniprésence ne signifie pas uniformité. Il est donc intéressant de remarquer qu'en 1933 les expectatives vis-à-vis du conflit commencent à progresser. Conscient de son incapacité de changer le cours de l'histoire et d'empêcher l'éclat de violence, il se donne l'espoir d'»une révolution, une vraie, en France, c'est cela qu'on peut de toutes nos forces souhaiter». À la fin de cette année la rupture de l'Allemagne avec la Société des Nations, le progressif renforcement militaire de l'État nazi déclenchent chez Eugène Dabit la crainte d'un conflit imminent.[15] Au fur et à mesure que le temps s'écoule, sa confiance au procès révolutionnaire devient scepticisme: en 1935 lors de son périple en Espagne il constate un pays divisé où l'on ne cherche pas à comprendre les circonstances ayant déchaîné la révolte des Asturies où, en conséquence, la transformation sociale n'est pas simple. Depuis l'été de cette année sa position a encore évolué: l'acceptation passive s'est muée en protestation. L'écrivain va désormais utiliser ses outils en faveur d'un but: décourager par la plume les partisans d'un conflit armé.[16]

À examiner les commentaires des journées qui précèdent son décès, on est tenté d'affirmer que l'idée de guerre a toujours été une composante de son tempérament, qu'elle s'est manifestée de façon cyclique: lui-même quand il relit les pages du journal, il se rend compte que ce sentiment d'inquiétude revient à chaque saison. L'amertume atteint un tel degré que sa vie semble encadrée par cet évènement, d'après les confidences réalisées le 12 août 1936:

14. Note du 22 février 1933. Dabit Eugène, *Journal intime. 1928-1936*, *op. cit.*, p. 194.

15. Lettre du 5 janvier 193(4). Bardel Pierre (éd.), *op. cit.*, p. 626.

16. «...ce n'est pas encore (guerre et malheurs). Sera? Oh! Je n'en doute point. [...] Nous eussions pu nourrir d'autres pensées, construire, avec l'idée d'un lointain avenir. Il n'a pas dépendu de nous qu'il en fût ainsi... mais de certains hommes, et de certaines forces, et c'est notre devoir de chaque jour de lutter contre, de les rejeter, les haïr». (Dabit, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 353).



> C'est pour bientôt, le commencement de l'horreur et du chaos. Pour bientôt? Je pourrais écrire le recommencement, parce que je l'ai vécue dans toute son horreur, l'autre guerre, celle de 1914-1918. Et ça me suffit. Je n'ai cessé de me dresser contre ce passé, ma vie entière en a été marquée, empoisonnée je puis le dire. Et voici que l'avenir, un proche avenir, s'annonce pareil à ce passé tragique.[17]

Sans doute ce sentiment a permis à son biographe de conclure que «Malade de la guerre, Eugène Dabit l'est resté».[18] Or, la vie étant la valeur métaphysique essentielle de l'écrivain, il appert que la mise en jeu de celle-là déclenche sa désapprobation. De ce fait son pacifisme acquiert une nuance sentimentale, où la réflexion politique, idéologique cède sa place à la défense du droit fondamental de l'existence. La position ne surprend pas chez un écrivain qui à maintes reprises oriente sa vie vers l'amour. Telle particularité explique aussi la forme que prend son engagement public: alors qu'il participe dans des rencontres ou qu'il milite dans des associations dont le profil est clair — par exemple, le 28 novembre 1932 il assiste à une réunion du Comité régional parisien contre la guerre; à l'époque il adhère aussi à l'Association des écrivains et artistes contre la guerre —, sans pour autant céder à un rôle très actif car comme il souligne «Mon activité ne peut être politique».[19] En novembre 1933 il se réaffirme dans ce même sens auprès de Roger Martin du Gard,[20] ce qui ne l'empêche pas de collaborer avec l'A.E.A.R. à travers la signature de manifestes, etc. Dabit synthétise avec ce jugement deux caractéristiques de sa personnalité qu'on déduit à la lumière de ses textes autobiographiques de l'époque: toujours scindé entre deux décisions antagoniques — «fidèle et volage» se présente-t-il dans son *Journal*[21] —, peu enclin à prendre des décisions tranchantes, il se replie de manière constante sur son moi qu'il tente de protéger avant tout. En outre, à ce moment-là il a décidé de se consacrer à l'écriture

17. Dabit Eugène, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 421.

18. Robert Pierre-Edmond, *op. cit.*, p. 31.

19. Note du 7 septembre 1933. Dabit Eugène, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 347.

20. Lettre du 19 novembre 1933.

21. Dabit Eugène, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 347.

et il tient à ne pas subir des distractions qui l'éloigneraient de son projet littéraire.

Cette modulation de sa pensée pour ce qui est de la guerre trouve un écho clair dans ses œuvres de fiction où elle détermine souvent l'existence des personnages centraux.

Ainsi, le péché capital de 1914 consiste à entraîner une fracture du cours vital des êtres: depuis la perspective de celui qui écrit le *Journal* le tourbillon de la bataille attrape le jeune Dabit pour le réveiller à la vie mûre d'un jour au lendemain. Ce développement ne serait pas sans conséquence de ne pas déclencher une annihilation des rêves propres de cette étape, d'après ce que l'auteur remarque à la première personne dans *Ville Lumière.*[22] À l'image de son créateur, Petit-Louis enregistre la guerre de 1914 dans son esprit comme le premier cataclysme qui met en danger l'équilibre familial. Non seulement elle détruit le bonheur estival car elle force le protagoniste et ses parents à annuler une partie de leurs vacances, mais, ce qui devient pire, elle confronte pour la première fois le jeune adolescent à la possibilité de déstabilisation du cercle intime, à savoir, la famille. En fait, elle le force à quitter cette cellule protectrice. De plus, le conflit révèle à l'enfant la présence de la mort pouvant atteindre son père, celui qui, à l'instant, exerce une autorité métaphysique auprès de lui: «il est là, comme un Dieu».[23] Il convient de signaler que dans l'esprit de l'adolescent la première guerre mondiale prend la relève des pénuries vécues par sa famille. À ses yeux la guerre apparaît plus comme une continuité de ce procès d'adaptation des couches modestes à la misère que comme une rupture. Par ce moyen sont justifiées les imprécisions chronologiques ou les vagues données sur les spécificités du métier militaire qui fondent la nature du récit. L'auteur concentre ses efforts sur la description réaliste des mièvres conditions de vie de ce peuple qu'il connaît bien puisqu'il en fait partie et dont il ne renie jamais. Cette double constatation explique pourquoi la guerre constitue une césure devant laquelle les êtres doivent se plier: l'évolution logique du temps reste perturbée par le conflit. Quant au

22. Dabit Eugène, *Ville lumière*. Paris, Le Dilettante 1989, p. 42.
23. Dabit Eugène, *Petit-Louis*, *op. cit.*, p. 18.



protagoniste de «Voyage de printemps», il se plaint de cet arrêt de qui paralyse «le courant de vie» en France pendant quatre années, où la métaphore chronologique reste parlante. *Petit-Louis* raconte ainsi une prise de conscience. Cette maturation spirituelle ne resterait pas vraisemblable de ne pas s'accompagner de changements physiques. On contemple donc des signes extérieurs révélant la masculinité du protagoniste: la barbe et la moustache de Petit-Louis poussent pour marquer le passage à l'âge adulte au point que le père faillit ne pas le reconnaître. De sa part, la concierge rend compte de cet effet quand, après la mobilisation, elle commence à l'appeler par son diminutif «Petit» mais elle poursuit son discours en le traitant de «Monsieur Louis».

La portée de ces transformations n'est pas l'apanage des adolescents: le héros de *Petit-Louis* constate auprès de ses parents un effet identique, que ce soit dans cette mère vieillie par ses cheveux blancs ou dans ce père qu'il ne reconnaît plus lors de sa première visite à la maisonnée après la mobilisation. Ces mutations portent aussi sur le moral des êtres leur provoquant à leur retour des difficultés d'adaptation. En l'occurrence, à la fin des hostilités Petit-Louis s'efforce de reprendre sa vie telle qu'elle était en 1914. Pour ce faire il est obligé de regarder le paysage avec ses yeux d'enfant ou encore de brûler les lettres pour se délivrer des souvenirs du combat, enfin de se conduire «comme s'il n'y avait pas eu la guerre».[24] Le désespoir, le pessimisme de l'auteur retentit d'autant plus que le seul aspect qui n'a pas mué ce sont les dures conditions de vie pour les humbles. Si la catastrophe avait laissé espérer au père une transformation sociale aboutissant à un monde plus juste où il y aurait la possibilité d'atteindre une existence plus confortable, la réalité ne parvient qu'à le contredire car, après l'armistice, les conditions de vie deviennent pires. Ce rétrécissement fournit au lecteur la distance nécessaire pour saisir la raillerie que couve la promesse de bonheur adressée par Petit-Louis à sa mère et qui clôt l'ouvrage.[25] Car s'il est vrai que le concept de révolution paraît tenter dans de rares occasions quelques

24. Dabit Eugène, *Petit-Louis*, *op. cit.*, p. 250.
25. «Maman! Nous allons vivre heureux!» (Cf. *Ibid.*, p. 253).

personnages du roman, la plupart des créatures participant au conflit lui accordent peu d'intérêt. D'ailleurs la prudence de l'écrivain est telle qu'il devient compliqué d'interpréter que lui-même, ou à sa place, son porte-parole Petit-Louis se montreraient favorables au procès révolutionnaire. Le sentiment général qui anime ces petites gens relève d'une nature distincte plus proche de la résignation soumise, qui se livre à l'abstraction idéologique sans une analyse précise des composantes et moins adonnée au soulèvement radical. D'après le narrateur:

> Ils [mes compagnons] parlent de la fin des hostilités, d'une permission, d'une résignation plutôt. Parfois un juron. Les Boches, les officiers, les civils, le gouvernement, ils mettent tout dans le même sac.[26]

Dabit lui-même continuera à se sentir en proie à ces conséquences de dégât du fil chronologique: vers la fin de ces jours la guerre porte encore sa griffe sur le temps car elle retient l'homme dans le présent. Le futur a été banni de ses perspectives: «Il est impossible de songer à l'avenir. Et agir seulement dans le présent, avec le sentiment d'une catastrophe possible, c'est dur par instants».[27]

Ces arguments mettent en lumière une fois de plus la transformation de l'écrivain: chez *Petit-Luis* on n'exalte pas la guerre, mais la critique courroucée en est aussi absente. Le garçon a connu une enfance heureuse et la bataille, en soi-même, ne lui a-t-elle pas permis de goûter au bonheur de l'amitié? De ce point de vue, elle se révèle un fléau que les humbles doivent subir et auquel ils ne peuvent rien. D'où le procédé de l'auteur qui pour la décrire emploie souvent une comparaison relative à l'élément naturel face auquel l'individu ne peut rien sinon chercher à subsister:

> Nous errons, en perdition dans une mer inégale et grise où les tranchées moutonnent comme des vagues;[28] [...] les bruits de la bataille et ceux de l'orage se confondent, roulent, se propagent dans les airs et sur terre; des éclatements successivement illuminent le ciel.[29]

26. *Ibid.*, p. 159.
27. Dabit Eugène, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 355.
28. Dabit Eugène, *Petit-Louis*, *op. cit.*, p. 203.
29. *Ibid.*, p. 222.



La comparaison de la guerre avec la maladie, au sens générique, ou dans des manifestations concrètes, par exemple la lèpre,[30] doit s'orienter dans un sens identique.

De ce fait, l'impression de petitesse de l'individu face à la barbarie, de soumission à cette circonstance est constante dans ses premiers ouvrages, elle va de pair avec le portrait que l'écrivain fournit à l'époque de la classe ouvrière sans être exclusive du traitement de la guerre. S'il ne coïncide pas tout à fait avec les préjugés populistes, le milieu ouvrier d'*Hôtel du Nord* éprouve, malgré bien de misères, des moments de bonheur qui le rend consentant avec son dessein. Telle conformité a fait l'objet des reproches de quelques contemporains tels Paul Nizan[31] ou Louis Aragon.[32] Cette perspective bénéficie de nuances dans les années 1933 à 1936. Nous pouvons prendre en témoignage les volumes qui suivent à *Un Mort tout neuf* (1934) ou les notes insérées dans son *Journal* où l'atonie de l'auteur mue en répugnance et rejet. Ses accusations portent alors sur un double niveau: la guerre devient un obstacle venant entraver l'activité quotidienne de l'écrivain qui, logiquement, si elle éclate aura du mal à poursuivre sa tâche. Sous cette optique elle ne diffère point d'autres circonstances telles que le chômage, ou même sa liaison avec une femme...

En dehors de lartiste tenant à son œuvre, le conflit élargit son offensive sur le moral d'Eugène Dabit et, en conséquence, de ses créatures. Alors que Petit-Louis avait entrepris la guerre pour s'égaler aux adultes, pour surmonter les ironies manifestes de ses copains, alors qu'à son retour du front il poursuit son existence plein d'optimisme, le protagoniste de «Voyage de printemps» — pour comparer son premier et dernier récit de fiction — s'en prend à une civilisation dont

30. Dabit Eugène, *Le Mal de vivre*, *op. cit.*, p. 294.
31. Nizan écrit une «Note de lecture» où il accuse Dabit de penser comme un bourgeois et de ne pas se révolter contre l'injustice sociale en concluant que «Pour nous, Littérature doit signifier aussi: Révolution» Recueilli par Pierre-Edmont Robert, «Postface», in Dabit, *Petit Louis*, *op. cit.*, p. 259.
32. Aragon lui reprochait à propos d'*Un mort tout neuf* de ne pas clarifier suffisamment l'emplacement social de leurs personnages, ce qui masquerait la signification sociale du roman (Recueilli par Bardel Pierre, *op. cit.*, p. 641).

les valeurs ont abouti à la guerre[33] et rejette ce «train de vie». Dabit s'était manifesté depuis ses premiers romans contre la déshumanisation qu'entraînait la bataille pour les soldats du front. À ce grief il joint dorénavant l'esclavage auprès du capitalisme dont la guerre est, à son avis, l'expression.

Quant au premier aspect, la lecture de ses ouvrages permet de remarquer que la censure se produit tantôt par l'image qu'il présente de la conflagration, tantôt par l'usage de ce qu'on pourrait appeler la «métaphore militaire». En général, toutes les comparaisons ayant comme point de repère le domaine militaire confèrent un statut négatif au premier terme comparé. Citons quelques exemples:

> Il [le père Deborger] était vêtu d'un uniforme bleu, terne et grossier comme une défroque militaire (Dabit, 1999, 205);On est plus mal nourri que des soldats;[34]
>
> [...] les maisons sont anonymes comme des soldats;[35]
>
> On ne cherche pas des hommes, mais des soldats de la paix ou de la guerre;[36]
>
> Sous la forme de soldats qui, engoncés dans leurs uniformes, avant de regagner les casernes du boulevard Mortier, [ces hommes] pénètrent dans la salle et regardent les couples avec des yeux avides.[37]

Les passages relevés ont en commun un trait: la dénotation négative portée par les termes militaires et plus précisément par la signification que le concept *soldat* acquiert. D'un côté, il est évident que l'auteur s'insurge contre la deshumanisation entraînée par ce mode de vie dans un reproche loin d'être nouveau. Déjà dans *Petit-Louis*[38] le jeune homme répugnait de

33. Les termes dans lesquels il décrit les possibles débouchés à la fin de la guerre témoignent d'un désenchantement pénible: «Être sorti de la guerre pur mener une vie de chien dans un bled, manger et dormir presque aussi mal qu'à la caserne; accepter toutes les conditions d'un propriétaire qui possède 2000 ou 3000 hectares plutôt que de faire un chômeur, qu'on ait cinquante ou trente ans, c'est la même misère qui vous guette, et cette vie-là, non, ne valait pas d'être vécue.» (Dabit, *Le Mal de vivre, op. cit.*, p. 308)

34. Dabit Eugène, *L'Hôtel du Nord.* Paris, Denoël 1999, p. 207.

35. Dabit Eugène, *Faubourgs de Paris*. Paris, Gallimard 1990, p. 33.

36. Dabit Eugène, *Le Mal de vivre, op. cit.*, p. 207.

37. Dabit Eugène, *Ville Lumière, op. cit.*, p. 44.

38. Dabit, *Petit Louis, op. cit.*, pp. 108-109.



son incorporation à la caserne car elle signifiait la perte de ses traits définitoires, à savoir, son nom et ce qui s'ensuivait — «Je suis le soldat 2.558»[39] —, puis ses mièvres appartenances. Dans «Témoignage» (1934) l'objection du narrateur s'accentue d'autant plus que les effets de la guerre concernent le générique «hommes» et que le manque s'est aussi élargi: au nom se joint maintenant l'âge; les spécificités et donc la richesse résultante de la diversité de chaque parcours existentiel sont remplacées par un «destin en série». Le drame accroît son intensité par le fait que la société issue de la guerre en subit encore les conséquences: ainsi le constate le promeneur de *Ville Lumière* — livre composé par des textes écrits entre 1931 et 1935 — lorsque dans son portrait de la banlieue parisienne, il dépeint des vies anonymes n'ayant comme but à la fin de leurs jours qu'un asile. Et ce qui est pire, de s'y résigner passivement: *La Zone Verte* (1935) montre la révolte de Leguen, *alter ego* de Dabit, contre ses contemporains dont l'atonie amènerait à une nouvelle destruction:

> Ce sont quelque quatre millions d'hommes qui couvrent la plaine, eux, leurs maisons, leurs monuments, leurs usines, jusqu'au jour où, plus implacable et aveugle que les éléments, l'homme détruira son œuvre dans une nouvelle guerre.[40]

L'auteur reproduit dans sa fiction ce qui, un an auparavant, avait attiré son attention dans une de ses lectures, «lettres de guerre» de D. H. Lawrence, dont il note dans son *Journal*:

> Ils sont tous si courageux pour souffrir, mais aucun d'eux ne l'est assez pour rejeter la souffrance. Ils sont tous si nobles pour accepter le chagrin et le mal, mais aucun d'entre eux ne peut demander le bonheur. Si un autre homme doit se battre pour sa maison, c'est bien dommage, mais c'est son affaire. Se battre pour posséder, pour des objets, c'est ce que mon âme ne veut pas faire.[41]

D'autre part, le terme *soldat* se redouble d'une idée de répétition mécanique ennuyeuse qui annule les initiatives

39. *Ibid.*, p. 108.

40. Dabit Eugène, *La Zone verte.* Paris, Gallimard 1935, p. 261.

41. Dabit Eugène, *Journal intime, op. cit.*, p. 270.

individuelles et que Petit-Louis avait aussi bien placé sous ses objections[42] dans une critique partagée par l'auteur lui-même comme l'attestent ses commentaires de «Témoignage».[43] Tout concourt donc, à délayer le profil humain des êtres. Par ailleurs l'inquiétude du narrateur de *Petit-Louis*, avec toute probabilité celle de Dabit lui-même, s'impose au moment du combat, non pas à cause de sa hantise de la mort, mais parce que l'individu y perd son identité. Obsession qu'il met en scène dans le passage où le protagoniste traverse l'Aisne. Pendant l'attaque subie les êtres perdent leur consistance humaine aux yeux de Petit-Louis qui ne voit plus que des «formes». Il s'agit d'une transposition du souvenir que le *Journal* enregistre le 27 novembre 1932 un souvenir des maisons occupées au front où l'homme se confond avec l'ordure, de façon à ce que, par analogie, cette dernière acquiert «presque la forme d'un corps». Nous connaissons les rapports difficiles que les personnages *d'Hôtel du Nord* ont avec leurs corps — toujours trop grands, trop petits ou démembrés par rapport aux vêtements qui les dissimulent —; par là, une nouvelle manifestation de ce désordre reste éloquente. Tel est le sort des êtres que l'auteur tient à contrebalancer par le témoignage même de son histoire. En février 1935 la simple constatation s'est muée en une haine viscérale, conséquence logique puisque l'individu, ayant perdu ses traits humains et étant devenu «une bête féroce», réagit d'instinct face à ces temps rappelant 1914-18 où:

> [...] beaucoup qui crient, se grisent de mots, verront au bout du chemin paraître la Mort, une mort bête, terrible, inutile, vers laquelle ils auront marché avec la stupidité et l'unanimité d'un troupeau.[44]

Déjà dans son premier livre de guerre le cataclysme avait réveillé les plus mauvais instincts du héros, quand Petit-Louis s'était mis à voler les boîtes de conserve sans un motif très clair. Le lien entre la guerre et l'univers du régime nocturne qui entoure la mort s'accentue et retentit souvent dans les

42. *Ibid.*, p. 106.
43. Dabit Eugène, «Témoignage», *op. cit.*, p. 360.
44. Dabit Eugène, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 106.



dernières années de Dabit.[45] On remarque à ce propos la présence d'images qui rappellent ce monde chtonien: l'enfer, l'homme avili en tant qu'obligé à éviter les obus «dans cette terre pourrie»[46]... Tel concept explique aussi la métamorphose subie dans ces récits par les trépassés: la grandeur des héros apparaît transformée en la souffrance des martyrs. Les participants au front souffrent des épreuves qui se succèdent comme dans un calvaire, les soldats deviennent de simples pions des décisions politiques dont ils ne semblent pas être concernés, les monuments de gloire changent en statues de mort. Enfin, les récits des anciens combattants restent des discours à blâmer puisqu'ils ne rendent pas justice à la réalité. L'innocence de Petit-Louis met en relief la distance qui sépare les commentaires de l'enfant sur la bataille et ceux du soldat: l'enthousiasme de ce fils parti en expédition à la caserne — d'ailleurs comparée à une prison — pour y retrouver son père, le récit de ses exploits à la mère avec le cadre grandiose de la Place d'Armes ou l'émotion du défilé, tout en imitant le son des trompettes et des canons, les questions posées aux soldats sur la victoire de la Marne ou les prouesses des tirailleurs sénégalais se trouvent aux antipodes de la réalité telle qu'elle est vécue par les guerriers et dénoncée par leurs réponses grognonnes ou leur silence.

L'écart constaté par le lecteur dans les passages commentés ci-dessus trouve son écho manifeste quelque temps après dans «Témoignage»:

> Ce sont les histoires plus humbles qu'il importe peut-être de connaître, qui peuvent le mieux disperser les légendes. Je souhaite que les anciens combattants fassent tomber le masque qu'on leur a collé sur le visage, qu'ils effacent ces couleurs vives avec lesquelles on les a peints, flattés, une fois de plus trompés; je souhaite que s'ils parlent de guerre à de jeunes hommes ce soit sans orgueil, sans céder à aucune griserie, qu'ils se remettent dans la peau de l'être misérable qu'ils furent et retrouvent une bonne fois leurs vraies colères, leurs haines.[47]

45. «La guerre. Avec elle, la Nuit, la laideur, la mort». (*Ibid.*, p. 423).
46. Dabit Eugène, *Le Mal de vivre*, *op. cit.*, p. 297.
47. Dabit Eugène, «Témoignage», *op. cit.*, p. 351.

Ces arguments font preuve non seulement de l'empreinte laissée par une expérience qui est venue gâcher son adolescence; aussi révèlent-ils l'harmonie de sa pensée avec celle d'auteurs contemporains qui, à l'époque, se sont prononcés dans le même sens devant le soupçon que le tournant pris par la crise des années trente[48] laissait entrevoir: pour ne citer que deux noms, rapportons-nous à Jean-Richard Bloch[49] ou à Jean Guéhenno.[50]

En deuxième instance Dabit associe la guerre au capitalisme, système qu'il décrie à plusieurs reprises. *Villa Oasis* (1932) présente des personnages dont les gains sont issus de la bataille, condition qui devient un défaut insurmontable aux yeux de l'auteur. En effet, l'un des aspects ridicules sur lesquels se fonde l'image de ces «faux bourgeois» réside en leur ostentation des affaires réalisées pendant le conflit de 1914. Alors que la conflagration était restée un fardeau lourd à porter pour les gens modestes, on entend souvent chez Julien et ses collègues — car il s'agit d'un trait commun à tous — des phrases telles que «Heureusement, la guerre était venue![51]». Parallèlement ils se parent d'ustensiles qui la leur rappellent: à ce titre il y a dans le bureau de Julien l'album «l'*Illustration* du temps de guerre» sur lequel il ne s'y connaît rien et encore un encrier de bronze «flanqué de deux obus», trophée dérisoire puisque lui, il n'a jamais été soldat. L'auteur dénonce la lâcheté de quelqu'un dont la vie a été sauvegardée grâce aux autres qui risquaient la leur. La guerre devient donc, un moyen d'amasser de l'argent, un moyen de corriger ce que le travail, les mariages sans fortune ou même l'excursion en Amérique n'avaient pas résolu. Le mépris de l'écrivain se traduit par la suite dans la punition accordée à ses personnages: vers la fin de ses jours, après avoir perdu sa fille, Irma se sent hantée par l'avènement d'une guerre qu'elle devine à l'horizon. Curieuse obsession

48. La poussée du chômage augmentait le discrédit du gouvernement et favorisait ainsi que les partis de droite incorporent dans ses files de nombreux anciens combattants. Cette progression, accompagnée des manifestations fascistes dans les pays voisins, laissait présager de mauvais augures.

49. Bloch Jean-Richard, *Offrande à la politique*, Paris, Rieder 1933.

50. Guéhenno Jean, *Journal d'un homme de quarante ans*, Paris, Grasset 1934.

51. Dabit Eugène, *Villa Oasis ou Les Faux Bourgeois*. Paris, Gallimard 1998, p. 99.



pour qui la bataille avait agi en sorte de tremplin favorisant son embourgeoisement!

Dans *Un Mort tout neuf* (1934), le message reste pareil: à partir de son décès le narrateur explore l'histoire d'une vie, celle d'Albert Singer, vouée à la quête de valeurs vaines parmi lesquelles l'argent. L'appartement de cet individu dont la fortune était dissimulée sous une existence mièvre est orné à l'aide de deux photos, la première une vue de Nice — sa ville d'origine —, la deuxième, celle du «Défilé des Poilus sous l'Arc de Triomphe».[52] Puisqu'il s'était inspiré de son oncle qui avait la croix de guerre 1914-18, Dabit aurait pu insister sur cette circonstance, mais il n'est pas moins vrai que telle image évoque le moment fondateur de sa fortune puisque c'est après son retour du front qu'il a établi sa propre maison de commerce. Or, cet amas de richesse ne lui a pas ménagé la solitude et la médiocrité.

D'ailleurs il n'est pas sans conséquence qu'en 1934 pendant son séjour aux Baléares, le *Journal* d'Eugène Dabit abrite des arguments analogues quand il porte jugement sur les nouvelles reçues de France:

> Il ne s'agit pas tant de politique que d'intérêt et, encore une fois, avec de nouvelles cartes (nouvelles en France), le capitalisme joue son jeu. Le terrible est qu'il peut gagner, pour un moment la partie; et que la fin sera la guerre (naturellement).[53]

L'analyse précédente confirme un progressif engagement de la part d'Eugène Dabit. Sa position ne tient toutefois pas à la militance dans un parti politique. Il est vrai que sa filiation idéologique est hors de doute: «Entre plusieurs [doctrines, systèmes] qui sont proposés aux hommes, entre fascisme et communisme, je n'hésite pas, j'ai choisi le communisme et, quelles que soient les réserves que puisse m'inspirer ce voyage, je m'en tiens fermement à mon choix»,[54] mais sa protestation viscérale contre la guerre,[55] sa négation à y succomber

52. Dabit Eugène, *Faubourgs de Paris*, *op. cit.*, p. 168.

53. Dabit Eugène, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 284.

54. *Ibid.*, p. 413.

55. *Ibid.*, p. 289.

de nouveau[56] inaugurées à partir des années trente restent le produit métaphysique issu d'une expérience plus large et globale: celle du culte à la vie avant tout.

La nouvelle position de Dabit ne va pas de pair avec le reniement de son passé: «Aujourd'hui — note-t-il dans «Témoignage» —, je ne regrette rien des épreuves que j'ai subies».[57] Nous sommes presque tentés d'affirmer le contraire, l'auteur intègre le conflit comme une source essentielle, éloquente et fondatrice, capable de lui apporter une révélation, à savoir, «la guerre de demain, comme celle d'hier, sera le plus stupide des suicides.».[58] De manière paradoxale la guerre apparaît donc indissociablement liée à la vie, peut être parce que, comme il l'éprouve, «La vie, c'est aussi le combat, et la souffrance».[59]

56. Bardel Pierre (éd.), *op. cit.*, p. 689.
57. Dabit Eugène, «Témoignage», *op. cit.*, p. 349.
58. *Ibid.*, p. 368.
59. Dabit Eugène, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 320.